

...et si nous retournions en Oranie !

... ET SI NOUS RETOURNIONS EN ORANIE ! AVANT-PROPOS

Au soir de ma vie, ma seule fortune reste heureusement — Dieu merci! — ma mémoire à qui je dois beaucoup, de surcroît d'une richesse incalculable... Une mémoire qui m'a été d'un grand soutien aux premières années de l'exil et reste encore le stimulant irremplaçable qui m'aura permis, bien que terriblement choqué par notre drame et l'épilogue injuste que l'on sait, de convier le lecteur à tous ces "voyages" à travers mes souvenirs. Des souvenirs plus ou moins bien évoqués, relatés, sans prétention, mais qui auront été pour lui (le lecteur), de temps à autre, du moins je veux le croire, comme un certain remède à son déracinement. Pour mon plaisir personnel, je l'avoue, comme pour celui aussi de beaucoup des nôtres, j'ai consacré beaucoup de temps à fouiller dans ma mémoire, souvent de nuit, afin d'en extraire le maximum des faits du passé, des manifestations, des gestes, des images... Au cours de chaque "halte" au pays perdu (*arriverai-je à l'ultime ?*) j'ai essayé de rappeler l'œuvre des anciens, certes, mais aussi celle de tous ceux et de toutes celles qui, à ma connaissance, l'ont marquée d'une certaine empreinte d'une part et de certaines autres d'autre part, tant à divers titres que sur d'autres plans, depuis le travail manuel à celui de l'écriture et de beaucoup d'autres relatifs aux arts et aux sciences. A travers ces randonnées de près de deux décennies, à tous les points cardinaux de notre chère province, j'ai eu probablement des oublis, des absences, commis bien des erreurs, mais dans toute la mesure du possible j'ai tout fait honnêtement, et je me permets de le proclamer, *pour ne pas trop exposer le... pianiste aux tirs des lecteurs*. le courrier que j'ai reçu, que je reçois encore, auquel il m'est difficile de toujours répondre, que je relis de temps à autre, me fait, aujourd'hui plus qu'hier, une obligation d'exprimer ma gratitude la plus profonde à tous mes correspondants et tout particulièrement à ceux qui, par leurs envois de documents, m'ont aidé à agrémente certains de mes récits, à les enrichir devrais-je dire. Cela dit, mettons un terme (provisoire) à cet avant-propos, et accompagnez-moi jusqu'à...

... TURENNE...

... avec, en cours de route, quelques haltes que l'Histoire m'oblige à faire. Par la route d'abord, en partant du "Grand Bassin", par étapes, parce que l'Histoire et la Légende nous y attendent ou nous font escorte. Au temps de la présence française, ce Grand Bassin était le lieu d'entraînement au combat des recrues provenant de la métropole, des Pieds-Noirs, des appelés et engagés musulmans au 6^e régiment de Tirailleurs dont trois générations ont fidèlement servi sous le drapeau tricolore ou laissé leurs os sur la terre de France ou sous d'autres cieus, pour une cause identique : cela a été vite oublié dans l'Hexagone. En bordure de ce Grand Bassin, c'était aussi, au retour de manœuvres ou de séances de tir, une halte où la phalange musicale des Turcos, fanfare et tambours, les attendait pour les "redresser", les engager à retrouver une meilleure allure à l'entrée et dans la traversée d'une partie de la cité tlemcénienne. Alors, bien des fenêtres s'ouvraient sur leur parcours jusqu'au Méchouar, parcours jalonné souvent de you-you, de sourires de jolies filles, de larmes de grands-mères compatissantes... Dieu, que c'est loin tout ça!...

.....
Pour ceux qui l'ignoraient, ce Grand Bassin portait bien son nom. C'est une immense excavation rectangulaire, qui avait été aménagée pour fêtes nautiques, "aux beaux jours de la dynastie du Sultan Abou Hammou, suzerain du Roi d'Espagne à l'époque du Grand Cardinal" (première occupation espagnole). Mais faisons un crochet pour définir cette époque. Cette partie d'Alger qu'on appelle le Penon était alors occupée par l'Espagne, mais sa garnison manquait de tout et n'avait même de l'eau que lorsque les grands voiliers lui en apportaient de la mère patrie. Les Turcs s'installant dans Alger, l'Espagne s'en inquiéta et le Grand Cardinal Ximénès y envoya une flotte, mais l'armée fut décimée et la plus grande partie de cette flotte sombra, du fait de la tempête. Suspecté d'être favorable à l'Espagne, le souverain du petit royaume de Ténès fut attaqué par Aroudj, l'un des frères pirates Barberousse, qui s'empara sans coup férir de la cité. Il y reçut alors une délégation de gens de Tlemcen qui se plaignirent du Sultan Abou Hammou parce qu'il avait accepté la suzeraineté des Espagnols. Bien que fort éloigné de Tlemcen, Barberousse s'y dirigea avec une troupe fortement armée et vainquit le Sultan tlemceni. Mais au lieu d'introniser le Prince Abd El-Wadine, qui croyait ainsi monter sur le trône de ses ancêtres, Barberousse jugea plus simple de prendre possession de cette vieille capitale et fit noyer dans ce Grand Bassin soixante-dix princes de cette famille. Assiégé à son tour par une armée espagnole en provenance de Mers-El-

Kébir, puis dans l'enceinte du Méchouar, il réussit à s'échapper avec quelques-uns de ses compagnons. Mais mon Larousse trouvé aux "puces" il y a 20 ans, sur les quais du Vieux Paris, indique qu'il fut tué à Tlemcen même. Cependant, il est un autre son de cloche, à savoir qu'il fut massacré avec son escorte près de Rio-Salado : c'était en 1518, sous le règne de Ferdinand II et d'Isabelle de Castille. La véracité de toute la partie historique de cette nouvelle provient de l'ouvrage "L'Afrique du Nord française dans l'Histoire" (Editions Archat, 1937), racontée par E. Albertini, G. Marçais, directeur des Antiquités musulmanes (député Algérie française après le 13 mai 1958) et G. Yvert. Ajoutons que Tlemcen fut entièrement occupée par les Turcs en 1554, mais aussi que la présence espagnole dans la cité est restée marquée, sans doute jusqu'à l'heure de l'exode seulement, par les rues Charles-Quint et Ximénès, comme à Oran (secteur de la Marine) et par une autre artère qui, si ma mémoire est encore fidèle au rendez-vous de mes souvenirs, conduisait vers des écoles et le casernement des Chasseurs d'Afrique : la rue Ahedo. J'ai feuilleté en vain de nombreux dictionnaires, même un lexique Larousse, à l'effet de savoir qui était le personnage portant ce patronyme. L'un de mes correspondants, mon ami M. Bignand, enseignant en retraite qui pratiqua à Rivoli et à Misserghin, me dit que Ahedo, qui vivait au XVI^e siècle, a beaucoup écrit sur le séjour des Espagnols depuis leur implantation en différents lieux de l'Oranie. Malheureusement, même dans quelques importantes bibliothèques de l'Hexagone, entre autres à Besançon dont le Palais Granvelle (musée) porte le nom d'Antoine de Granvelle, ministre de Charles-Quint, comme le fut également son père, mes recherches n'ont pas abouti à le situer. Peut-être était-il un correspondant de guerre qui suivait les armées en opération, du genre de ces commissaires du peuple qui surveillaient le comportement des généraux révolutionnaires de 1792, que les Soviets ont imité depuis 1917 et dont on sait qu'ils opèrent à l'heure actuelle en Afghanistan... mais poursuivons notre route, en vue d'atteindre le "Col du Juif", seconde étape en direction de Turenne.

Pour atteindre ce col, lieu de manœuvres des compagnies d'infanterie et autres des Tirailleurs de Tlemcen, dont j'ai fait partie du temps où j'étais "bleu" (60 ans l'an prochain), l'on coupait parfois la voie ferrée vers le Maroc, à peu de distance du Grand Bassin et peu avant, je crois, le petit centre de Zelboun, où certains trains marquaient souvent un arrêt. La voie ferrée franchie, la route devenait ascensionnelle et le sac au dos plus lourd à porter. A une sorte de carrefour, sur notre gauche, se situait l'embranchement conduisant à Terny et Sebdu, mais de face, je crois, était celle en direction de Mansourah, cause directe de la légende du Col du Juif, la voie ferrée le séparant des belles ruines de la cité construite en l'an 1303 par le Sultan de Fez, ce prince mérinide qui assiégea pendant huit ans Tlemcen parce qu'il avait jeté son dévolu sur celle qu'on appelait "La Rose des roses", Lalla Setti, dont un chant populaire de la Perle du Moghreb dit entre autres paroles, "Salut à Lalla Setti, celle qui protège les hommes et qui est la Reine des Femmes ; sa demeure est dans les Monts. Elle est marquée d'un cercle de pierres. Mon salut à la Très Sainte, celle qui domine Tlemcen". Comme promis lors d'une précédente chronique, je reviendrai sur cette très belle légende qui a fait l'objet d'un récit de notre concitoyenne Mme Maraval-Berthoin, présidente des 4 A, qu'a bien voulu m'adresser une vieille et chère amie de notre cité.

Pourquoi cette appellation Col du Juif ? Amis lecteurs, goûtons ensemble ce qu'en a dit Emile Prigent, qui fut vice-recteur de l'Académie d'Alger, dans "Atrique du Nord - Etude historique...", étude qui donna lieu à des commentaires de films destinés à l'usage scolaire : en voici un court résumé, en relation avec le minaret de Mansourah. En effet, haut de 45 mètres, ce minaret dominait la mosquée du lieu faisant partie d'une mosquée édifée en 1303, comme déjà indiqué plus avant, par le Sultan de Fez qui assiégea en vain la Perle du Moghreb, "semblable à une jeune fiancée sur son lit nuptial", selon l'expression de ce riche conteur que fut Ibn Khaldoun.

De ce minaret, il ne reste, du moins je le pense encore, qu'une moitié, ce qui a donné lieu à une très curieuse légende, dans laquelle il est dit que la partie disparue du minaret aurait été construite par un maçon juif, tandis que l'autre serait l'œuvre d'un ouvrier musulman. Lorsque le juif eut terminé son travail et qu'il fut arrivé au sommet de son ouvrage, le Sultan lui interdit de redescendre par l'escalier intérieur. Il n'y avait pour lui pas d'autre alternative que mourir de froid et de faim au faite du minaret en question, ou s'élançer dans le vide, sans pour autant être sûr de survivre. Le malheureux juif dut se résoudre à sauter à terre avec des ailes en bois qu'il s'était fabriquées avec cette partie du matériel dont il s'était servi durant son ouvrage. Un tourbillon de vent le saisit, l'emporta à travers l'atmosphère, et il tomba à quelques kilomètres de là, sur une colline, en un endroit que l'on nomme depuis lors le "Col du Juif", où, de part et d'autre de cette échancrure, des soldats se livraient à des manœuvres d'attaque et de

défense. L'Histoire ne dit pas si le maçon-aviateur forcé s'en tira en cassant seulement du bois, celui en l'occurrence constitué par ses ailes...

Ceux dont j'étais qui eurent l'heur, l'honneur, ou encore le plaisir de fouler le sol de ce terrain d'exercices simples ou de manœuvres sous la chèche du 6^e régiment de Tirailleurs, dans les ornières, les chardons, sous la pluie ou dans la boue, penseront sans doute, à la lecture de ce passage, à la halte du Grand Bassin, au retour d'opérations : "... *quel dommage que cette immense piscine ne fut pas pleine à ras-bords, comme jadis, au temps du règne du Sultan Abou Hamrou, pour y piquer un plongeon réparateur, avant d'emboîter le pas cadencé de Zob! Zob! Zob! les Turcos sont de bons enfants!!!* de la fanfare avec cliques et tambours.

* * *

Reprenons notre randonnée, par la route toujours qui longe la voie ferrée. Après le village ou plutôt le douar Zeboun, halte avec son alter-ego Sidi Medjahed du train en direction de Marnia et de la frontière, nous allons y faire une courte pause, le temps d'évoquer un fait qui est sans doute aucun resté dans l'esprit de militaires, rappelés sous Guy Mollet, qui y avaient installé leur camp. Le 15 mars 1956, un groupe de rebelles dont la région alentour était un important "vestiaire", attaqua ce lieu où campait depuis peu, si ma mémoire ne me trahit pas, un bataillon de l'Air. La presse ne s'en fit pas l'écho, car je n'ai aucune souvenance d'une telle nouvelle. Il n'y eut qu'un tué parmi les militaires, mais les journaux de l'époque, d'Oran, d'Alger ou de la métropole, furent aussi muets sur la réaction des soldats. Ce fait est resté dans mon esprit parce que, quelque temps après, un officier de police, en civil dans la journée mais en tenue de camouflage la nuit, où il faisait le bled, m'en fit la relation à mon bureau de la mairie, où il venait aux renseignements ou bien m'en faisait connaître, sous le sceau du secret. Je ne dirai pas son nom, bien qu'il soit décédé dans une cité du Midi, je ne sais plus à quelle date, peu de temps après la braderie. Il se prénommait Paul et, pour demander aux huissiers à me voir, il remplissait toujours une fiche sous le patronyme de Quillichini, celui de sa mère, pour ne pas éveiller leur curiosité. L'intéressé ne m'a pas caché que la réaction des militaires fut brutale, d'autant plus qu'ils trouvèrent en face d'eux un grand nombre de rebelles auxquels ils avaient rendu bien des services.

Comme tant d'autres soldats, appelés ou rappelés, ceux-ci avaient bruyamment manifesté en gare de Lyon-Perrache contre la "sale guerre d'Algérie", ce slogan publicitaire, si on peut dire qui, dès 1955, était apparu sur certains murs de grandes villes de l'Hexagone, entre autres à Amiens, Grenoble, Le Havre, Toulon, Marseille surtout, et notamment dans les cités de la banlieue parisienne, où la majeure partie des communes étaient dirigées (on sait comment depuis les dernières élections) par le P.C. dit Français. Ce sont certains militaires d'alors qui, après l'abandon, de retour en France, constituèrent çà et là des groupuscules d'anciens qui, chaque année, le 19 mars, nous insultent en célébrant la fin des combats, autrement dit la mort de notre cher pays.

* * *

Après l'Histoire, la Légende et quelques autres faits de cette page de souvenirs échelonnés depuis le Grand Bassin, voici Turenne, où le lecteur en apprendra d'autres...

Dans "Les Merveilles de l'Autre France" (Editions Hachette, 1924), Prosper Ricard dit que de Tlemcen à Lalla Maghnia, "s'enfoncer vers l'Ouest c'est s'offrir quelques instants encore le spectacle de sites attrayants et pittoresques. A la féerie de Mansoura succèdent les collines et ravins broussailloux du versant septentrional des monts de Tlemcen. Le plateau colonisé de Turenne, monotone et froid, fait un instant diversion, mais la Tafna (dont il sera question plus tard) se hâte d'effacer cet instant d'ennui".

Turenne. Un petit village portant le nom d'un grand soldat de l'Histoire, proche du chef-lieu et pourtant isolé. Tellement isolé que l'autorité militaire en fit une sorte de garnison peu de temps après la Toussaint tragique de 1954, et plus importante encore au fur et à mesure de l'étendue de la rébellion, surtout dès et au cours de l'automne 1956, époque où quasi tout l'Ouest oranais fut atteint. Trois mois auparavant, de passage à Oran, le ministre d'Etat Chaban-Delmas avait déclaré avec beaucoup d'emphase, selon son habitude, "Séparer l'Algérie de la France est impensable!" (Une sirène y était passée... comme tant d'autres parmi la faune politicienne d'alors).

Je n'ai connu Turenne qu'en trois circonstances : en 1925, où une section de tirailleurs dont je faisais partie gardait la voie durant le passage des trains transportant d'Oran à Oujda des renforts en hommes de troupe, divers matériels et munitions, du fait de la guerre du Rif où, comme par hasard, le P.C. appuyait la rébellion conduite par Abdelkrim. Je n'en ai gardé aucun souvenir intéressant, sinon quelques rapides apparitions au village, pour y acheter des cigaretttes au bistrot du coin, ou acquérir un p'tit vin blanc des coteaux de Mansoura, du domaine Licht m'avait-on dit, pour arroser une boîte de sardines à l'huile que l'Intendance nous envoyait de temps à autre pour compléter un repas froid. La seconde fois, à l'époque où l'on construisait le barrage de Béni-Badhel, en 1936 ou 37 ; la dernière fois lors de la terminaison du bassin de filtration dit de Bou-Hallou, proche du village. Je ne puis donc le décrire comme tant d'autres, d'autant plus qu'il ne figurait plus dans le tableau de la Fédération

des maires. Par ailleurs, Mme Congues, originaire du lieu, mère de Mme Collomb, auteur de la monographie de Montgolfier, dont il fut question dans "L'Echo", à l'époque déjà lointaine de l'évocation de ce coquet et important centre céréalière des Hautes-Plaines de la région de Tiaret, ne se souvient pas d'avoir lu une étude sur le village de Turenne. Néanmoins, j'ai un certain plaisir à le mettre en valeur sur un autre plan. En effet, le plus grand nombre de nos lecteurs apprendront qu'en 1940, un jeune enseignant de chez nous, un Oranais de condition modeste, ainsi que l'auront appris en juillet dernier les habitués du petit écran en visionnant le film "Saison violente", naturel roman biographique de l'auteur, un enfant du peuple disait-on alors, faisait ses premiers pas dans le domaine de l'écriture, qui devaient le conduire à l'académie Goncourt et à une notoriété certaine dans le monde des lettres. Je veux parler d'Emmanuel Roblès, Prix Fémina après la guerre, pour son ouvrage "Les Hauteurs de la ville", auteur également d'une pièce de théâtre, "Montserrat", de "Cela s'appelle l'Aurore", de "Les Pieds-Noirs", livre paru récemment. C'est à Turenne qu'il ébaucha cette autre publication qui fit quelque bruit, "Travail des hommes", dans laquelle il relate la construction du barrage de Béni-Radhel, "réalisé dans des conditions pénibles pour les ouvriers...", opinion plus ou moins partagée par des lecteurs, dont il ne saurait être question dans cette chronique. Ancien de l'Ecole Normale d'Oran, Emmanuel Roblès a, comme on dit, fait son chemin tout seul, ce qui est tout à son honneur et, il faut aussi le dire, son sens de la recherche, son érudition, son amour de l'Histoire ont permis à Albert Camus, à qui il raconta l'épidémie de choléra qui sévit à Oran en 1849, de nous donner "La Peste", ouvrage qui fit aussi quelque bruit... Les bonnes gens de Turenne ont-elles connu ces choses-là ?... Peut-être qu'à l'heure de l'exil, les habitants de cet autre village perdu n'ont-ils pu emporter dans leurs valises — si valises il y avait encore alors — à une unité près, partie des ouvrages énumérés ci-dessus. Je pense à eux, aux Martinez, Barthe, Roussilhes, Carol, Marcovich, aux derniers enseignants, aux clients et amis du bistrot sympa tenu par Rodriguez, au dernier maire M. Rostaing, s'il est encore de ce monde, ce que je souhaite, en me posant la question de savoir s'il a pu emporter les archives relatives au parrainage de sa commune par celle du président Pinay, alors maire de Saint-Chamond, manifestation qui a dû se dérouler en 1959, si j'ai encore bonne mémoire. Je pense aussi aux personnels de la Coop céréalière, à ceux de la Maison du Médecin, de l'Assistance médicale gratuite, que regrette singulièrement encore aujourd'hui l'autochtone, à ceux des fermes qui eurent un certain courage et beaucoup de mérite à œuvrer si longtemps dans une atmosphère peu propice au travail de la terre, aux cheminots de l'endroit et aux autres agents de la S.N.C.F.A. chargés des haltes de Zelroun, Sidi-Medjahed et Ain-Douz. Je pense à Mgr Lecat, ancien chanoine de notre cathédrale, qui officia dans ce village au cours d'un assez long sacerdoce qui lui avait valu de nombreuses marques d'amitié. Je pense à tous ces hommes et toutes ces femmes de confession musulmane qui avaient eu confiance (on me l'a assuré en 1958) en la parole de celui qu'ils et qu'elles avaient cru être un "cheikh", "ce soldat d'honneur que l'Arabe a toujours respecté", qui furent affreusement mutilés en grand nombre, voire décapités lors du passage des "braves" en provenance des bois d'Hafir, du Filaoucène, ou "abrités" au Maroc derrière la ligne Morice, que le chien célèbre de Marnia avait appelés au Rassemblement de Tlemcen, à l'effet de revêtir des tenues djedid, en vue du défilé prévu le 1^{er} juillet (1962) à Oran. Je pense que l'Autre, à cette même heure, quelque part en Ardèche je crois, proclamait que tout se passait sans heurt au-delà de la Méditerranée. Je pense aussi à la collectivité dite de Krean, édifée à l'intérieur même de la commune de Turenne à la suite de la réforme administrative de 1956, où était pratiquée, en raison de l'insécurité régnant dans tous les douars des environs, cette assistance médicale gratuite, honneur du corps médical de l'armée, évoquée plus avant — ce grand regret de l'heure présente, encore aujourd'hui quoi qu'on dise à Alger. C'était là, à Krean, le rassemblement de la S.A.S., de la pharmacie, des vaccinations, pansements et autres soins, depuis que la rébellion avait, depuis la fin de 1956, une ampleur d'une gravité démesurée. "la guerre en dentelle..." selon l'expression d'un journaliste de "L'Aurore" de passage, venu me voir en, mon bureau de la mairie, pour qui "ce genre de pacification était une politique de faiblesse de nature à encourager davantage la rébellion et affaiblir la confiance de la population encore saine..."

Avec sa Recette des P.T.T., son Centre de Santé, ses classes scolaires, sa brigade de Gendarmerie, sa confiserie d'olives, son industrie oléicole, car les plantations d'oliviers étaient nombreuses et parfaitement entretenues, ce village était en droit d'espérer un intéressant avenir et d'être en définitive, comme tant d'autres, un lieu de tout repos où il ferait bon vivre, en œuvrant en même temps à l'extension des autres secteurs de l'économie, cave, docks coopératifs, coop des céréales. En résumé, pour le pain quotidien de tout un chacun.

Je pense enfin à la réplique, énergique mais courte, digne de la Légion, d'un chef de bataillon d'origine étrangère, à un agent de l'Administration qui, en exécution d'ordres reçus de ses chefs à l'époque de cette guerre en dentelle, conseillait la modération dans l'accomplissement de sa tâche dite de pacification, cette modération, ainsi que cela a été cent fois prouvé, cause directe de la généralisation de la rébellion.

A l'occasion du départ en opération de surveillance d'un vaste secteur d'une importante unité de la Légion, de nombreuses autorités sont présentes sur la place du village. C'est un chef de bataillon qui la présente en tenue de campagne, et "c'est un sous-fifre en pékin, vêtu à la dernière mode" qui s'avance vers le "4 galons" copieusement bardé, sur sa canadienne, d'insignes de toutes teintes. Il a reçu la consigne de lui rappeler quelques conseils afférents à des ordres provenant de Paris, diffusés par Alger et en dernier lieu par le Corps d'Armée d'Oran, prescrivant que les opérations de pacification doivent être construites de manière à ce que... Vous m'avez compris. La réplique fuse, courte, explosive, écrasante... .. "La Légion ne reçoit pas d'ordres de ce genre!... et, d'une voix de stentor, d'enchaîner: "A mon commandement! Garde à vous! L'arme sur l'épaule droite! Ordre de marche : 2°, 3°, 1° compagnies, compagnie d'engins, en avant... marché!" Voilà, c'est tout.

.....
Tiens, voilà du boudin! Voilà du boudin! Voilà du boudin!...

Ne croyez-vous pas entendre les premières notes de la célèbre marche de notre prestigieuse Légion!

Cette réplique a été portée à ma connaissance à plusieurs reprises, par des compatriotes dignes de foi. Hormis la courte période pendant laquelle la Légion campa dans l'Ouest de l'Oranie et celle des journées d'allégresse, d'espérance et de fraternisation de mai-juin 1958, Turenne a vécu dans la crainte, la peur, la peine jusqu'aux derniers jours de notre tragédie. Et pourtant, si ON avait voulu!... Si les discours tonitruants de nos gouvernants avaient été suivis d'effet, je ne serais pas, à l'heure présente, quelque part dans cet égoïste et tellement versatile Hexagone, en train d'évoquer des souvenirs du cher pays perdu!... "Quelle nation que la Française, si on voulait!" disait déjà de son temps Voltaire ("L'Homme aux quarante écus" - Titre IX).

François RIOLAND.